

« Cette pièce m'a été communiquée par mon ami M. Le Men, archiviste du département du Finistère, qui m'envoya en même temps la note explicative qui suit :

« J'ai appris cette chanson, au mois d'octobre 1858, de M. Iann Karrer, propriétaire cultivateur au manoir de Kermorial, en la commune de Baye, à une lieue de Quimperlé (1). M. Karrer, après me l'avoir chantée eut l'obligeance de me remettre un cahier écrit en 1835 par un maître d'école nommé Le Mestric, et dans lequel, au milieu de chansons françaises et bretonnes toutes modernes (...) se trouvait celle de *Paskou hir* que je ne crois pas plus ancienne (...). Le véritable nom de Iannik ann Trevou est Iann Stankik (2), qui passe pour sorcier dans sa paroisse. Je l'ai bien connu (...). Les pots dont il est question dans le dernier couplet de la chanson, sont ceux qui lui servent à mettre ses onguents ou *louzou*. Cette pièce n'est connue que dans la commune du Trévou et dans les communes voisines où les traditions relatives aux *Korriked* sont très répandues. Elle pourrait se rapporter à un fait qui se serait passé dans une de ces localités. Les familles qui portent le nom *Paskou* y sont assez nombreuses (3). Je crois qu'il serait possible, en cherchant bien, de retrouver le héros de la chanson. »

Ici encore, La Villemarqué a introduit son couplet « national » et le prétendu archaïsme *paz-arc'hant*, signalé à l'attention du lecteur page LXVII, dans l'Introduction de 1867, pour reculer considérablement dans le temps la composition d'un chant sans doute contemporain du début de ses enquêtes.

Bibliographie des NAINS.

- C. Tranois. *Revue de Bretagne*, t. IV, 1833, p. 117.
 F.-M. Le Men. *Lettre à Luzel*, 14 mai 1867, in *Annales de Bretagne*, t. XLIV, pp. 290-291; *Traditions et superstitions de la Bretagne*, in *Revue celtique*, t. I, pp. 236-23.
 F.-M. Luzel. *Gwerziou Breiz-Izel*, t. I, pp. 134-137.

§ IV. La PESTE D'ELLIANT (pp. 52-55).

Il n'y aurait pas grand'chose à reprendre dans cette complainte, si, en plus des amendements d'ordre littéraire qu'elle présente au

(1) Ce Iann Karrer (Jean Carer) rimait à ses heures des pièces de vers qu'il signait *Barz Kermorial*. C'est sans doute à tort que La Villemarqué en parla comme d'un « illettré » lorsqu'il lut de lui une poésie intitulée *Mari-Anna* au Congrès celtique de Saint-Brieuc, en 1867 (Cf. Procès-verbaux, pp. 40-41). En décembre 1865, *Le Publicateur*, de Quimperlé, avait inséré en feuilleton une autre pièce bretonne de Carer que La Villemarqué fit suivre de deux tercets dans la même langue.

(2) Le nom de famille *Stankic* est toujours représenté au Trévou, à Clohars-Carnoët et à Arzanno.

(3) *Pascou* est en effet un patronyme particulier à cette région, et se rencontre toujours dans la Cornouaille du sud, cantons de Quimperlé, de Bannalec et de Concarneau.

regard de toutes les autres versions connues, La Villemarqué n'avait tenu, afin de pouvoir la dater du ^{vi}e siècle, à l'allonger de quelques vers de sa composition.

Différents collecteurs ont trouvé des pièces relatives à des calamités publiques, en particulier à la peste, qui décima à maintes reprises les populations bretonnes à des époques pas tellement éloignées de nous. Les *Gwerziou* (t. I, pp. 496-499) présentent une version portant le même titre que la pièce du *Barzaz-Breiz*, communiquée à Luzel par Le Men, et accompagnée d'une variante due à Sauvé. De Penguern avait consigné dans ses collections deux chants intitulés *Ar Vossen ven* (La Peste blanche). Mais, pour peu qu'on les rapproche de ceux de Luzel, de La Villemarqué, et d'un autre, partiellement reproduit par Miorcec de Kerdanet dans son édition des *Vies des Saints* d'Albert Le Grand (1837), on se rend compte qu'il s'agit en fait, avec eux tous, d'une sorte de gwerz passe-partout, qui a pu avoir son point de départ aussi bien dans une autre localité qu'à Elliant même.

L'une des pièces de Penguern cite bien Elliant ; mais on y invoque bientôt une vierge de « Kersaint-Gily » dont la chapelle était située en Guiclan, dans le Haut-Léon. La seconde, elle, après avoir signalé que la Peste se montra d'abord dans un certain village de *Kerguz* (toponyme existant dans quinze localités différentes du Léon, du Trégor et de la Cornouaille) poursuit ainsi :

« Dur serait le cœur qui ne pleurerait, dans la paroisse de Guimiliau,

« A voir les cadavres s'en allant par charretées en terre; le père en tête les conduisant, la mère après eux soupirant, ayant perdu la raison ...

« Dans la paroisse de Guimiliau, on ne trouverait personne pour garder les moutons.

« L'église est pleine (de cadavres) jusqu'au seuil, et le cimetière jusqu'aux murs;

« Tant qu'il fallut bénir un grand champ pour les y mettre tous.

Si nous nous reportons maintenant aux fragments publiés par Kerdanet (*op. cit.*, p. 166), nous y lisons :

« Les gens de Plouescat sont rendus tristes par la femme d'un cordonnier de Lochrist, qui a rapporté la Peste dans un paquet de fil (...).

« A Plouescat, sur la place du marché, on trouverait de l'herbe à faucher, sauf dans les ornières de la charrette qui envoie les corps en terre.

« L'église est pleine jusqu'au seuil et le cimetière jusqu'aux murs. Il a fallu bénir un grand champ pour les y mettre tous (...).

A Plouescat on ne trouverait point un garçonnet pour garder les moutons; sauf un garçon de dix-huit ans (à qui) la peste s'est apostumée dans l'épaule.

On a donc là affaire à une gwerz unique qui a voyagé de Cornouaille en Léon ou de Léon en Cornouaille, conservant de préférence des exagérations manifestes quant au nombre des victimes, et que les chanteurs ont accommodée pour frapper les sens de ceux qui les écoutaient. *La Peste d'Elliant ?* — Peut-être ; mais tout aussi bien celle de Guimiliau ou de Plouescat.

Si la Cornouaille a été ravagée par quelque « contagion » à l'époque invoquée par La Villemarqué dans son Argument d'après un passage d'acte du Cartulaire de Landévennec, toute la Basse-Bretagne l'a été à des époques bien plus tardives par différentes vagues d'épidémies. Les registres paroissiaux de la fin du xvr^e et du début du xviii^e siècle, dans de nombreuses localités, témoignent des vides pratiqués par elles dans les populations bretonnes, il y a moins de quatre siècles. Il est donc inutile de remonter très loin dans le temps si l'on veut dater les chants qu'elles ont inspirés.

Le registre des « Sépultures », à Saint-Mathieu de Morlaix, pour l'année 1598, nous montre qu'en juillet de cette année les décès se succédaient à une cadence telle que, dans cette seule paroisse, M^{is}sire F. Corre, rédacteur attitré des actes, devait se contenter de mettre sur une colonne les noms des décédés avec, en marge, la mention « La Peste » ou « Pesta ». Sur la page de garde d'un « Cahier des Espousailles » de la paroisse de Saint-Melaine, dans la même ville de Morlaix, j'ai relevé cette précieuse indication :

« L'an 1598, au mois de juing la peste commence en la paroisse de Saint-Melaine à Morlaix. Sy tost par toute la ville tellement que y eut pitié voir les pauvres gentz morir sy prompt comme en douze heures, et plusieurs sy tost prins de la maladie sy tost morts, dont il morut troys fabriques en la paroisse de Sct Melaine (...), estant pour lors viciaire Goulfen Goff, procureurs nobles gentz Jean Le Gendre et Guillome du Plesceis sieur de Penfao. »

De son côté, pour justifier la réalité des faits évoqués dans sa version de la *Peste de Plouescat*, Kerdanet reproduit (*op. cit.*, p. 166) le texte d'un acte dans lequel on lit que

« l'an de grace 1626, la contagion commença en la paroisse de Plouescat le jour de la Saint-Barthelemy 24 d'Aoust, & entre le dit jour & le jour du nom de Jésus, le 14^e de l'an 1627, moururent plus de deux cents personnes & depuis la contagion a continué jusques à présent, 4^e jour d'avril l'an 1627; & depuis le commencement de la dite contagion, il est mort environ saize vingt personnes, tant grandes que petites (...). »

J'ai déjà signalé que la pièce du *Barzaz-Breiz* avait paru pour la première fois, texte, traduction littérale, traduction en vers (cette dernière due à Audren de Kerdrel), dans l'*Echo de la Jeune France* du 15 mars 1836, encadrée dans l'article *Un débris du Bardisme*, et qu'elle avait fait auparavant l'objet d'une longue lettre du jeune Hersart à Miorcec de Kerdanet. En comparant le texte de 1836 à

celui de l'édition originale (1839) on n'y trouve pas moins de quatorze variantes diverses.

Dans les différentes éditions, on lit, en tête de la pièce, un court prélude où il est question d'un « saint barde » résidant entre Langolen et Le Faouet, qui, on ne sait pourquoi, s'adresse aux gens de cette dernière paroisse pour leur recommander de faire dire « une messe par mois dans leur église ». Parfaitement superflue, cette entrée en matière ne se retrouve dans aucune autre version; mais, à partir de 1845, le nom du « saint barde » y est introduit. Il s'agit d'un certain *Ratian*, modernisé en *Rasian*, que l'Argument dit être un solitaire du VI^e siècle cité dans la Vie de saint Guénolé, et qui aurait préservé par ses prières la paroisse de Toureh, voisine d'Elliant, de la contagion. La pièce elle-même se trouvait ainsi naturellement datée du même siècle, ce qui inspirait à Anatole de Barthélemy la réflexion suivante dans un billet sans date adressé à H. Gaidoz :

« ... cette histoire du père *Ratian* supposé par La Villemarqué dans un argument de sa 1^{re} édition, et devenu intégralement un vers breton dans la 6^e, est un chef-d'œuvre : il y en a d'autres exemples aussi drôles ... » (1)

Comme il est notoirement impossible que le souvenir d'un événement, si important soit-il, se maintienne dans les traditions d'un pays par la seule voie orale pendant trente à quarante générations, on peut tenir pour assuré que *La Peste d'Elliant* ne saurait remonter au-delà de la fin du XVI^e ou du commencement du XVII^e siècle, et que, en conséquence, les éléments susceptibles de conférer à la pièce une ancienneté plus grande y ont été introduits à cette fin.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que, le souvenir d'une épidémie qui y aurait fait de nombreuses victimes étant encore vivace à Elliant, Le Men constata sur place que *la gwerz elle-même y était inconnue*, alors qu'on pouvait l'entendre chanter dans les localités environnantes, et jusqu'à Berrien, dans l'Aré (2).

La Villemarqué dit, aux Notes de ce chant (p. 55) qu'un « intérêt particulier » s'attachait à lui en ce sens qu'il s'agissait du premier que sa mère eût recueilli. En 1845 (t. I, p. 95), il en plaçait la collecte trente-cinq ans auparavant, c'est-à-dire vers 1810. Mais, comme nous l'avons vu, et comme nous le reverrons, il y a contradiction manifeste entre cette déclaration et celle relative à la collecte du *Clerc de Rohan* par la même. D'après ses « Tables », M^{me} de La Ville-

(1) Original en ma possession.

(2). Cf. *Gwerziou Breiz-Izel*, t. I, p. 499.

marqué tenait *La Peste d'Elliant* d'une « Marie-Jeanne de Melven, pauvre sans demeure » (3).

Bibliographie de La PESTE d'ELLIANT.

- L'Echo de la Jeune-France*, 15 mars 1836, pp. 269-273, et supplément musical.
 Lettre de La Villemarqué à Mioreec de Kerdanet, 20 sept. 1835, (v. *Prem. Part.*, chap. VII).
 D'Arbois de Jubainville. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, sept.-nov. 1867.
 Luzel. *Gwerzion Breiz-Izel*, t. I, pp. 496-499.
 Le Men. *Revue celtique*, t. I, pp. 430-432.
 Mioreec de Kerdanet. *Vies des Saints de Bretagne*, p. 166.
 Abbé Favé. *A propos d'une pierre commémorative de la peste d'Elliant*, in « Bulletin de la Société Archéologique du Finistère », 1893, pp. 346-354.
 Notices sur les Paroisses du Diocèse de Quimper et de Léon : *Elliant* (1910), pp. 243-245.
 Poujoulat. *Variétés littéraires*, nouv. édit. 1868, p. 257 et suiv.
 Collection de Penguern, *Biblioth. Nat.*, t. 112, ff. 76-78.
 L. Le Guennec. *Choses et Gens de Bretagne*, pp. 35 et 212.

§ V. *LEZ-BREIZ. Fragments* : Le Chevalier du Roi
 et Le More du Roi (pp. 86-98).

Seuls les deux fragments cités ci-dessus, sur les six que comprend l'épopée de *Lez-Breiz*, entrent dans le sujet du présent chapitre, les autres étant considérés comme inventés. Le premier faisait partie de l'édition originale et y était qualifié de « Chant national des Bretons ».

Le personnage « Lez-Breiz » fut d'abord présenté comme un guerrier du bas moyen âge, symbole de la liberté nationale, et dont on ignorait le nom véritable. Ses exploits se déroulaient à une époque incertaine, bien qu'antérieure à l'union de la Bretagne et de la France, ainsi qu'en témoignaient les sentiments exprimés dans la pièce. Dès 1836, notre auteur était hanté par l'idée d'une figure destinée à devenir le personnage central d'un cycle de chants pouvant être assimilés dans quelque mesure, et sous un moindre volume, à la littérature chevaleresque. Le nom *Lesambreiz* (sic) est cité dans l'article *Un débris du Bardisme*, et montre qu'à cette époque le jeune

(3) Si la chose était exacte, une fois de plus La Villemarqué se trouvait, antérieurement il est vrai à la publication de son ouvrage, en contradiction avec lesdites « Tables ».

En effet, dans son article de *L'Echo de la Jeune France* (15 mars 1836) il présentait ainsi *La Peste d'Elliant* :

« Voici le texte breton de ce chant historique tel que nous l'avons recueilli nous-même ».

On voit qu'à ce moment il se souciait peu d'en faire remonter la collecte à 1810 et d'en faire honneur à sa mère.

La hantise des montagnes, apportée sur le continent par les poèmes ossianiques, des montagnes considérées comme les refuges suprêmes de traditions oubliées partout ailleurs, et qu'on refusait recéler les plus beaux chants historiques, s'y exprime ainsi :

« ... ce n'est plus que sur nos montagnes ou dans le fond de nos campagnes les plus reculées qu'on peut encore recueillir (quelque barzaz et lès).

« Là seulement la race celtique n'a pas dégénéré. Vous l'y retrouverez au grand air, au milieu de ses dolmen et de ses croix, des tombeaux druidiques et des espérances chrétiennes. » (P. 267).

« Si l'on veut connaître la littérature celtique, il faut l'aller chercher en ces lieux. »

« Dans nos montagnes (...) et nos vallées profondes, à l'abri du contact des villes et de toute influence française, le passé revit dans le présent. La langue, la civilisation, les vieux souvenirs, les vieilles chansons historiques y ont été sauvés par un peuple pauvre. » (P. 269).

Mais en plus de toutes les idées qui devaient présider à l'élaboration du *Barzaz-Breiz*, on y relève des noms appelés à l'illustrer : *Gwinclan*, *Mérlin*, *Arthur*, le *Combat des Trente*, *Les ambreiz* (Lez-Breiz), qui montrent que, dès l'été de 1835, soit six à huit mois après sa consultation sans résultat appréciable de l'abbé de la Rue, La Villemarqué avait déjà en tête la recherche de chants, dont certains ne verraient le jour que huit ou dix ans plus tard.

C'est dans cet article de l'*Echo* qu'a paru d'abord *La Peste d'Elliant*, dont le texte et la traduction française furent reproduits dans le recueil, avec, comme toujours lorsqu'il s'agit de pièces insérées ailleurs avant leur entrée dans les « Chants populaires », des variantes orthographiques et morphologiques assez nombreuses. (2)

La présentation de la pièce, précédée des longues considérations dont nous avons donné un aperçu, transporte le lecteur dans une ferme de la paroisse d'Elliant (arrondissement de Quimper), vers la fin de l'automne, à l'occasion d'une veillée funèbre minutieusement décrite, chez l'*ozac'h* Lan Kentel, décédé le jour même. Elle met le « fameux barzas national sur la peste qui désola ce pays au VI^e siècle » dans la bouche d'un jeune paysan à chevelure blonde et flottante : le « *barz de Kerminihî* » (3), dont les chansons étaient célèbres aux alentours, et qui passait « pour n'en ignorer aucune sur les événements anciens ». Sortant du milieu de la foule, il s'était avancé lentement vers le mort, rejetant ses cheveux en arrière, et, faisant le signe de la croix, entonna le chant.

D'après le récit, plein de couleur locale et tout à fait dans le goût du temps, c'est au cours de cette veillée que La Villemarqué aurait recueilli *La Peste d'Elliant*, dont il attribuera plus tard la collecte à sa mère. Il apparaît d'ailleurs que ce récit lui-même n'est qu'un artifice littéraire, aucun *Lan Kentel*, ou mieux : *Alain Quentel* n'étant décédé à Elliant, ni au cours de l'année 1835 ni au cours de celles qui l'ont précédée. Mais, la pièce ainsi présentée avait fait

l'objet d'une étude minutieuse au cours de l'été de 1835, car il n'est question que d'elle dans la lettre écrite le 20 septembre de cette année par Hersart à Miorcec de Kerdanet, et à la fin de laquelle se trouvait le *post-scriptum* relatif au Manuscrit de Guinellan dont il a été question plus haut. Et cette lettre inédite est trop importante sur le plan qui nous intéresse pour ne point trouver place ici :

« Monsieur, je suis trop flatté de l'honneur que vous me fîtes à mon passage à Lesneven, en me demandant la pièce de poésie dont je vous parlai sur la Peste d'Elliant et saint Ration, pour ne pas vous la faire parvenir aussitôt mon arrivée ici.

« Ce chant breton m'a été répété, à quelques variantes près de la même manière, dans sept endroits différents de la Cornouaille, il me semble donc assez exact. La première fois que je l'entendis il me frappa singulièrement par la beauté de ses vers et de ses sentiments et surtout par un certain vernis d'antiquité et certaines locutions inusitées depuis longtemps. Je me hâtai donc de consulter la tradition, mais hélas ! vous le savez, la tradition est toujours prête à perdre de vue la chronologie, ou plutôt elle ne date pas ; je ne pus, conséquemment, obtenir des paysans bretons que des renseignements très vagues... « ce guers est très ancien... le plus ancien de ceux dont nous gardons le souvenir (deux ou trois mots manquants)... en grande vénération... c'est un chant (deux mots manquants)... et autres paroles semblables. Cependant voici ce que me rapporta un vieillard d'Elliant ; sa gravité m'inspira de la confiance, — j'en pris note. « Il existe entre les habitants de Tournch et nous, me dit-il, une vieille rivalité ; elle remonte, au rapport des anciens, à la peste d'Elliant. Un homme qui faisait des prodiges, un sorcier (eur sorcer), selon quelques-uns, aurait éloigné la peste du bourg de Tournch, dont les habitants l'auraient empêché, cet homme, de nous porter secours. — Voilà ce qu'assuraient les anciens. « Je fus bien aise de trouver le dire du bonhomme conforme à la pièce elle-même, la tradition témoigner de l'authenticité de l'histoire chantée ; mais la date ? où la trouver ?

« J'avais oublié Elliant et sa peste ; je feuilletais un jour la vie des SS^{ts} de Bretagne de Lobineau, et m'étais arrêté par hasard à celle de St Guénolé, quand ce passage me frappa tout à coup les yeux : « St Ration demeurait au lieu nommé Plé-Tournch. Selon le calendrier de Landévennec il délivra les voisins de son hermitage de la *maladie contagieuse* qui désolait tout le pays. » Ah ! vraiment, j'aurais presque couru partout en criant comme le philosophe grec, *Eureka ! Eureka !* — Tournch est précisément placé entre *Langolen et le Faouet* ! le document écrit et la tradition, histoire chantée, histoire écrite, tout concorde. Voilà ma date trouvée !

« Et pourtant aujourd'hui devant vous, Monsieur, je me défends de crier aussitôt victoire, cela serait fort imprudent. Ce pauvre gratte-chartes s'égare, mon Dieu ! c'est tout à fait dans (deux mots manquants) et ce qui se voit tous les jours ; mais les Champollions ne se trompent point !

« Je vous abandonne donc ma pièce de poésie et les documents qui la concernent, votre sagacité et vos lumières ne manqueront pas de découvrir la vérité, et j'espère, Monsieur, que vous serez assez bon pour me la communiquer.

« Agréez, je vous prie, l'assurance de la considération bien sincère de votre très dévoué serviteur, Théodore de La Villemarqué.

« P.S. Possédez-vous maintenant Gwincelan ? — Quel est, s'il vous plaît, l'âge de ce document si curieux ? (4)

Nous avons, grâce à cette lettre, un aperçu très net des préoccupations du collecteur sur le plan historique : Il commence par affirmer que *La Peste d'Elliant* lui a été répétée « sept fois de la même manière en sept endroits différents » ; quant au vernis d'antiquité qu'il lui trouve, la tradition semblant défaillante à cet égard, il s'agissait de le faire justifier par l'histoire. Un passage de la Vie de saint Guénolé, dans l'ouvrage de dom Lobineau, vient fort à propos lui faire connaître le nom d'un saint personnage qui aurait vécu « au VI^e siècle » dans la paroisse de Tourc'h, voisine d'Elliant, et qui, par ses prières, aurait préservé les fidèles d'une calamité publique. Cette calamité ne pouvant être que la peste, voilà du coup le chant considéré comme perpétuant le souvenir d'un événement datant de ce siècle ; voilà un produit de la muse populaire authentiqué par un texte respectable (encore qu'il s'agisse très probablement d'un faux composé au X^e siècle). (5)

Il est cependant indéniable que la fin de la lettre à Kerdanet est empreinte de sincérité. Hersart n'y impose pas ses vues et sollicite au contraire les « lumières » de son correspondant ; preuve, à mon avis, qu'il a commencé par croire à l'existence réelle de chants très anciens.

Une pièce comme *La Peste d'Elliant*, se rapportant en fait à une des nombreuses épidémies qui ravagèrent les campagnes bretonnes aux XVI^e et XVII^e siècles (V. *Deux. Partie*, Chap. 7, § IV), vint, grâce à un rapprochement providentiel, l'affermir dans ses convictions. Elle l'incita à poursuivre ses recherches en des lieux où la civilisation moderne n'avait pas encore défloré les traditions locales ; dans ces Montagnes Noires et ces Monts « d'Arez » dont les populations, repliées sur elles-mêmes, à l'abri de tout contact avec l'extérieur, devaient, dans sa pensée, être restées les fidèles dépositaires d'un héritage remarquablement ancien.

Et nous constaterons que c'est en effet dans des paroisses situées sur les sommets ou les pentes de ces chaînes que fut localisée, à une époque donnée, la trouvaille des chants historiques les plus importants du *Barzaz-Breiz*.

Il n'empêche toutefois que, tout en étant persuadé de l'ancienneté de certaines pièces recueillies par lui, ou par sa mère, il éprouvera le besoin de leur faire subir dès l'abord quelque transformation en accord avec ses thèses : épuration du vocabulaire, introduction de vers nouveaux. C'est ainsi que les cinq premiers vers du chant publié dans *l'Echo*, et reproduit avec variantes dans les différentes éditions du recueil, ont été manifestement interpolés, de même que celui qui mentionnera saint *Ratian* à partir de 1845 :

Tré Langolen hag ar Faouet
 Eur Bars santel a zo kavet.
 (Hag hen ann Tad Rasian hanvet)
 En deuz laret d'ar Faouedis
 « Likit ann ofren bep mis
 Ann oferen enn hoc'h hilis ».

(Entre Langolen et le Faouet, se trouve un saint prophète; il a dit aux gens du Faouët : Faites célébrer chaque mois une messe, une messe dans votre église.) (6)

La réponse que fit peut-être l'érudite lesnevien à son jeune émule n'est pas connue; mais on peut supposer que Kerdanet resta assez sceptique devant les tentatives de démonstrations faites au sujet de *La Peste d'Elliant*.

C'est que, collectionneur de *gwerzïou* lui-même, il avait recueilli une variante de ce chant ayant plusieurs vers en commun avec celle qui lui avait été soumise au cours de la rencontre de septembre 1835. Seulement, elle avait pour cadre la paroisse léonaise de Ploueseat; et en publiant quelques fragments dans sa réédition des *Vies des Saints de Bretagne* du P. Albert Le Grand (1837, p. 166), l'annotateur ne crut pas utile de placer l'événement qu'elle consignait au-delà des années 1626-1627, pendant lesquelles il y eut dans cette paroisse si grande mortalité que, tout comme à Elliant, d'après le poète populaire, « sur la place du marché on trouvait de l'herbe à faucher », « l'église était pleine jusqu'au seuil et le cimetière plein jusqu'au haut des murs » de cadavres que personne ne se souciait d'ensevelir.



L'article adressé par La Villemarqué à la *Revue de Paris* pour le numéro de mai 1837 est d'une écriture postérieure à celui dont il vient d'être question. Il se rapporte à une excursion faite par l'étudiant en vacances au plus tard pendant l'été de 1835 en forêt de Brocéliande, car il est fait allusion à cette forêt dans un passage de *Un débris du Bardisme* (mars 1836).

La lecture de sa *Visite au Tombeau de Merlin* est également suggestive, même (et, peut-on dire : surtout) si tels détails qu'il y donne sont imaginés (7).

Lorsqu'il entreprit ce voyage, mis en goût par la brochure de l'abbé de la Rue, la tête pleine des romans de Chrestien de Troyes, de Wace et autres trouvères, c'est une sorte de pèlerinage en des lieux presque inaccessibles qu'il entendait accomplir, afin de se baigner dans l'atmosphère de la chevalerie médiévale. Mais, la rédaction du morceau est sans doute postérieure d'un an ou dix-huit mois au voyage, car nombreuses y sont les allusions à des ouvrages comme les *Myfyrian Archaeology of Wales*, nécessitant, à défaut de la connaissance du gallois, celle de l'anglais, que notre jeune amateur n'avait point appris en classe, et qu'il fut contraint d'assimiler concurremment avec le breton et la paléographie.